

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

FRANCE.

Paris, 23 avril.—Le *Moniteur* annonce que le comte de Chambord est arrivé à Versailles.

ESPAGNE.

Madrid, 20.—Les habitants de Bilbao ont reçu des vivres pour d'ici au milieu de mai. On a repris avec vigueur le bombardement des endroits occupés par les carlistes.

Madrid, 20.—Le général Concha a débarqué à la tête de dix mille soldats pour attaquer les Carlistes simultanément de plusieurs côtés.

Bayonne, 20.—Les Carlistes dans le Nord de l'Espagne ont organisé un cabinet régulier. Le général Elio est ministre de la guerre, l'amiral Violet ministre des affaires étrangères et le sénor Pinal ministre des finances et de l'intérieur.

Madrid, 21.—Les Carlistes ont abandonné plusieurs des positions qu'ils occupaient devant Bilbao. Ils n'ont plus de vivres et mangent dans la dernière extrémité la viande de cheval.

Madrid, 21.—Les succès des républicains devant Bilbao sont tels que les carlistes abandonneront avant peu le siège de cette ville.

Madrid, 22.—Le général carliste Saballo, commandant des troupes stationnées à Guipuzcoa a émis une proclamation condamnant à mort tous ceux qui fourniraient des vivres aux habitants de San Sébastien et Irun ?

Une dépêche de Petro Abanto maude que 5,000 soldats républicains se dirigent vers la ville de Almazada située à une vingtaine de milles de Bilbao.

ANGLETERRE.

Londres, 20.—La Chambre des Communes a voté la somme de £25,000 demandée par la Reine pour Sir Garnet Wolsley.

Londres, 22.—Christian, premier officier du vapeur *Amerique*, s'est suicidé.

Londres, 23.—Dans la Chambre des Communes Benjamin Disraeli dit que le ministère avait conseillé à la Reine de décorer Glover pour les services qu'il avait rendus dans la guerre des Ashantis. Gladstone parla longuement sur la question du budget et complimenta le chancelier de l'échiquier sur l'exposé financier qu'il avait fait. Il approuva le rétablissement des droits sur le sucre.

On calcule que le niveau du Mississipi a trois pieds de plus qu'à l'ordinaire. Plusieurs enfants ont été noyés dans les rues de Pont, Vincent, St. Helen, Livingstone, Washington, Tammany, enfin toute cette partie basse du pays est inondée.

Le correspondant du *New York Herald*, lui télégraphie de Londres que la classe commerciale est d'opinion que le veto du président au sujet du cours financier, produira d'heureux résultats, et que tout moyen contraire eût été fatal.

Les capitalistes de Paris partagent aussi cette opinion. Londres, 23.—Dans la Chambre des Communes, la réduction de la taxe sur le revenu a été votée.

Londres, 24.—Dans la Chambre des Communes, M. Smollet propose que la précipitation avec laquelle la Chambre a été dissoute sous le dernier gouvernement mérite la censure.

Il qualifie l'acte de l'ex-ministère de "coup d'Etat" au moyen duquel il espérait retenir le pouvoir d'une manière inconstitutionnelle. Il dit que M. Gladstone a eu recours à un stratagème d'loyal pour ses amis, insultant pour ses adversaires et dangereux pour le pays.

M. Whalley seconde la motion. M. Gladstone flétrit l'assertion que la dissolution du parlement avait été tramée en secret du nom de fausseté. Il défie M. Smollet de répéter le mot "intriguant" (Trickster).

M. Smollet ayant refusé de répéter l'épithète, M. Gladstone qualifia sa conduite d'inconvenante et lâche.

Il expliqua les causes qui avaient amené la dissolution du parlement. Son discours terminé, M. Gladstone quitta la Chambre. La motion a été rejetée sur division. Une grande excitation a régné pendant les débats.

ÉTATS-UNIS.

Washington, 22.—Cette après-midi le président a envoyé un message au Sénat, déclarant qu'il ne peut pas signer le bill des finances.

L'augmentation de la circulation du papier-monnaie est contraire, dit-il, aux sains principes de l'économie politique.

En approuvant ce bill il ne se montrerait pas conséquent avec lui-même, car il a recommandé un prompt retour aux paiements en espèces.

Il conseille d'augmenter le revenu du pays afin de rencontrer les dépenses courantes.

Après lecture faite de ce message, M. Conkling proposa que la question soit remise à plus tard enfin de donner le temps d'étudier ce message.—Adopté.

New-York, 22.—La nouvelle que Grant avait apposé son veto au bill des finances a causé une grande excitation dans Wall Street.

New-York, 23.—Faisant allusion au veto du président contre le bill des finances, le *World* dit :

De bons avis ont attiré l'attention du président.

La *Tribune* dit :—"La grande majorité des hommes d'affaires prudents et intelligents sera satisfaite."

Le *Herald* dit :—"La bonne chose dans le bon temps !"

Le *Sun* dit :—"L'affaire la plus habile que Grant a fait depuis qu'il est président."

New-York, 25.—On nie maintenant d'une manière positive que le premier officier de l'*Amerique* se soit suicidé.

ALLEMAGNE.

Berlin, 26.—L'empereur Guillaume a clos les séances du Reichstag hier par un discours d'aucune importance générale.

Madrid, 26.—Il est rumeur que les Carlistes ont demandé l'amnistie au maréchal Serrano.

FAITS DIVERS

Nous lisons dans le *Journal de Québec* du 21 :

La Compagnie des Remorqueurs du St. Laurent vient de perdre un de ses vapeurs, l'*Arctic*, dans des circonstances assez singulières. On sait que l'*Arctic* était en hivernement du côté de Lévis. Hier soir, l'ingénieur se rendit à bord pour examiner l'engin ; car le temps approche où l'*Arctic* allait être mis en réquisition pour donner un coup d'épaulement au pont de glace qui se fait généralement prié pour partir. Il prit des mesures pour

faire fondre la glace qui obstruait le tuyau d'injection qui passe sous le bâtiment et par lequel l'on pompe l'eau dans l'engin. Il faut croire que la glace fondit et que ce fut par ce tuyau que l'eau s'introduisit dans la cale, si bien qu'à 9 heures, hier au soir le gardien, s'aperçut qu'il y en avait déjà trois pieds et qu'elle gagnait rapidement. Il alla en informer l'ingénieur, mais il était trop tard. Il y eut impossibilité d'éviter la catastrophe, et l'*Arctic* est sombré dans seize brasses d'eau environ. Coïncidence singulière, c'est que ce vapeur que la Compagnie a acquis de M. Tibbits est disparu au même endroit ou à peu près dans les mêmes circonstances, un autre vapeur appartenant aussi à M. Tibbits. Ce dernier n'a jamais pu, dit-on, être relevé. On dit que la Compagnie des remorqueurs va prendre des mesures pour faire relever l'*Arctic*.

FEMME BRÛLÉE A MORT.—Mercredi dernier, le feu s'est déclaré au troisième étage de la maison No. 35, rue Latour, occupée par MM. Edward et Moses Cohen, de Cohen et Lopez, tabac-canistes. Quand les pompiers arrivèrent sur les lieux du sinistre, les flammes s'élançaient déjà à travers les fenêtres. Le danger était grand. Les hommes de la brigade le comprirent aussitôt et se mirent à l'œuvre sans perdre un seul instant.

Pendant que les pompiers faisaient des efforts inouïs pour maîtriser l'élément destructeur, le bruit se répandit qu'une femme se trouvait dans une chambre de l'étage où le feu avait pris naissance. Le chef Bertram, M. Perry et plusieurs autres personnes tachèrent de la sauver. Mais, malheureusement, il leur fut impossible de lui porter secours et madame Cohen, c'est le nom de l'infortunée, périt dans le feu. On retrouva son cadavre après l'incendie, et on la transporta à la résidence de son fils, No. 153, rue Dubord, où une enquête a été tenue hier midi.

SUR LA VOIE FERRÉE.—Dans l'après-midi de jeudi dernier, comme le train de l'après-midi, de Montréal pour Boston, approchait de St. Jean, le mécanicien aperçut sur la voie une forme humaine. Il serra immédiatement les freins, et lorsque la locomotive se fut arrêtée, il descendit et vit une jeune fille vêtue d'une façon fort décente, couchée en travers sur la voie. Il constata qu'elle était évanouie, et l'ayant hissée sur le train, la fit déposer dans le wagon des bagages, où elle reçut les soins d'un des conducteurs.

Lorsque la jeune fille fut revenue de son évanouissement, elle déclara que ses parents l'avaient jetée à la porte, à la suite d'une querelle, et qu'elle s'était mise en route pour St. Jean, espérant y trouver de l'ouvrage, lorsqu'épuisée de fatigue, elle avait senti ses forces lui manquer, et s'était affaissée sur elle-même.

Quelques-uns des voyageurs, en apprenant cette histoire lamentable, réunirent entre eux une certaine somme d'argent, qu'ils remirent à la malheureuse, et l'un des conducteurs du train, qui habite St. Jean, la conduisit à son domicile et la laissa sous la garde de sa femme, en attendant qu'il soit possible de prévenir la famille de la pauvre enfant.

LES RUINES

DE

MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M. LEON BESSY.

(Suite.)

Nous nous tinmes quelque temps embrassés, jusqu'à ce que le Père fût revenu de son émotion. Alors il me dit avec sa douceur ordinaire :

—Maintenant, Manuel, il est de mon devoir de te faire connaître tout le poids du fardeau dont tu veux te charger. Tu te tromperais, mon fils, si tu croyais que les vœux du cloître n'imposent que des obligations extérieures, et que pour les remplir, il te suffira d'être pauvre, de garder la chasteté corporelle, et de faire ce qui te sera ordonné. Non ; sache que tout en restant matériellement fidèle à ces vœux, tu peux les violer intérieurement, et c'est alors comme si tu ne les avais observés ni de corps ni d'âme. Sache que l'on doit être beaucoup plus pauvre, plus chaste et plus obéissant d'esprit que de corps. Si tu aspiras aux dignités et aux grandeurs, c'est en vain que tu te couvrirais de haillons ; si tu laisses ton imagination se repaître d'images séduisantes, en vain diras-tu que tu es resté pur ; et si ta volonté, sans même s'opposer à ta soumission extérieure, n'obéit qu'avec répugnance, il ne te servira de rien d'être en apparence un religieux obéissant. Dis-moi donc si tu te crois capable d'être pauvre, même dans tes désirs, d'être chaste à la fois de corps et d'âme, et de renoncer, intérieurement et extérieurement, à ta volonté propre ?

—Je l'essaierai, répondis-je, et si mes penchants sont plus forts que ma volonté, je vous le dirai sincèrement.

—Tu as raison, me dit-il ; les jours d'épreuve sont le creuset qui nous purifie, et qui donne la mesure de notre vocation et de notre foi. Veux-tu commencer ton noviciat ?

—Je le désire ardemment, mon Père, lui répondis-je.

—Eh bien ! allons ensemble trouver le père Provincial.

Nous suivîmes plusieurs corridors, et nous arrivâmes devant une cellule qui n'avait pas plus d'apparence que les autres. Le père Joseph frappa doucement à la porte, et une voix de l'intérieur nous ayant dit d'entrer, il ouvrit. Cet appartement ne se distinguait des autres qu'en ce qu'il était composé de trois cellules contiguës.

Dans celle du milieu nous trouvâmes le père Provincial, qui nous accueillit de l'air le plus affable.

Le père Joseph lui dit :

—Je présente à votre Paternité ce jeune homme dont elle a déjà entendu parler. Il a subi des épreuves qui autorisent à croire que sa vocation est véritable. Pour moi, du moins, je la regarde comme telle.

—Connait-il notre règle et les devoirs qu'elle impose ? demanda le père Provincial.

—Il les connaît, répondit le père Joseph.

—Sait-il que nos vœux sont nuls aux yeux du siècle ? ajouta le supérieur.

—Je le sais, répondis-je vivement ; mais je sais aussi que Dieu exige l'accomplissement des vœux que nous faisons en son nom.

—Béni soit, dit le père Provincial, en élevant ses mains au-dessus de sa tête, béni soit Celui qui, aux jours du malheur, nous envoie de telles consolations ! As-tu la foi, jeune homme ?

—Oui, mon Père, répondis-je d'une voix ferme.

—Sais-tu qu'un missionnaire n'a pas un instant à lui, et que toutes ses heures appartiennent à ses frères ?

—Je le sais, mon Père.

—Et quels sont les frères du missionnaire ?

—Tous les hommes.

—Tu dis vrai, tous les hommes, quelque part qu'ils demeurent. Là où il y a un homme qui souffre de l'âme ou du corps ; là où il y a des yeux qui peuvent s'ouvrir à la lumière, des oreilles qui peuvent entendre les vérités éternelles, et une bouche qui peut chanter les louanges du Seigneur, là aussi le missionnaire doit planter sa tente et chercher sa patrie. Jeune homme, l'éclat de l'or te séduit-il ?

—Je l'ai dédaigné dès mon enfance.

—Es-tu enclin aux plaisirs des sens ?

—Je renonce à ces plaisirs et à toutes les douleurs dont ils sont la source.

—Renonces-tu pareillement à ta volonté propre ?

—Je n'ai plus d'autre volonté que celle de Dieu et la vôtre, mon Père.

—Quand donc veux-tu devenir notre frère ?

—Demain, s'il est possible.

—Eh bien ! à demain.

XL.

Je suis au couvent. Les cheveux que le vent faisait flotter sur mon front sont tombés sous les ciseaux. J'ai renoncé aux parfums, aux habits élégants, et à toutes les vaines parures dont j'aimais autrefois à me couvrir. Je n'ai pour vêtement qu'un habit grossier, pour chaussures que des sandales, et pour meubles qu'un lit, une table et deux chaises. J'ai beaucoup de frères qui m'ont donné le baiser de paix, et dont aucun ne m'assiege de questions importunes. Ils se taisent et je me tais, ils prient et je prie ; ils implorent le secours de l'Éternel, et je l'implore comme eux ; ils s'occupent à des travaux manuels, à bêcher le jardin, à scier du bois, à entretenir la propreté dans l'église et le couvent, à orner les autels ; et j'imité leur exemple.

Je me trouve bien ici. Solitaire au milieu de beaucoup de compagnons, muet pour tous excepté pour Dieu, obligé à un travail continu qui ne me permet pas de m'abandonner un seul instant à mes anciennes rêveries, je bénis la Providence de m'avoir amené dans cette retraite. Mais je ne méprise pas pour cela ceux qui restent dans le siècle ; je les aime et leur souhaite tout le bonheur possible. Je ne leur envie rien ; au contraire, je me réjouis de leurs joies, et j'espère même leur être un jour utile, en m'efforçant de dissiper les chagrins dont leur âme est souvent attristée. Et ne sera-ce pas là une bonne œuvre ? L'homme peut-il avoir de plus fâcheux ennemis que sa mélancolie et ses douleurs ? Et n'est-il pas bon que quelqu'un cherche dans la solitude, — le seul lieu où l'on trouve un remède à ces maux, — le baume qui doit guérir ses frères ?

En restant dans le monde, je me serais probablement perdu ; et maintenant mon cœur me dit que je puis encore me rendre utile aux hommes. Je ne demande pas que les autres suivent mon exemple ; je désire seulement qu'ils ne m'arrachent pas à cette solitude, où je cherche un remède pour leur âme et pour la mienne. Qu'ils s'acharnent à la poursuite des richesses temporelles ; qu'ils fouillent les entrailles de la terre, sillonnent les mers, et cherchent des forces motrices pour créer ou perfectionner sans cesse, et nous offrir le spectacle des merveilles des corps : quant à moi, s'ils se fatiguent et succombent à la peine, je les relèverai ; s'ils se découragent, je leur rendrai l'espérance ; s'ils font naufrage, je tâcherai de les secourir et de les sauver ; et si, enfin, dégoûtés des richesses de la terre qui leur servent tout au plus à donner à la fange l'apparence de l'or, ils en viennent à soupiner après les trésors de l'âme, je leur apprendrai où se trouvent ces trésors, et leur indiquerai le moyen de les conquérir. Qu'ils cherchent la beauté et les plaisirs permis, et se flattent de faire ainsi reflourir dans leurs demeures l'antique Eden : pour moi, quand leurs enfants leurs causeront de chagrins qu'ils n'auront pas su prévenir, je leur donnerai les seules consolations véritables ; je prendrai ces pauvres enfants par la main, et je couvrirai la nudité de leur âme comme leurs parents couvrent celle de leurs corps. Que les conquérants poursuivent partout la gloire, les triomphes et l'enthousiasme populaire ; qu'ils aient soif de renommée et commandent aux multitudes : quant à moi, j'obéirai sans cesse, et le jour où les triomphes se changeront pour eux en tristes revers et les applaudissements en malédictions, je les empêcherai de s'abandonner au désespoir ; je leur dirai qu'il y a quelque chose de moins éphémère que ces acclamations et ces gloires, qu'ils peuvent s'élever au-dessus de toutes ces choses, et devenir plus grands qu'ils n'étaient avant leur disgrâce.

Oui, je suis très-bien ici.

Et, en effet, je vécus là des jours et des mois, heureux, tranquille, et pouvant jeter les yeux sur le passé sans crainte pour le présent. Le fléau disparut peu à peu ; mais à peine avait-il cessé que l'orage de 1822 vint fondre sur nous.

Une nuit au moment où nous allions nous rendre au chœur, on nous arracha de notre demeure et l'on nous embarqua. Je suivis le sort du père Joseph.

—Tu le vois, me dit-il, on ne t'a pas même permis d'achever en paix ton noviciat. Que penses-tu faire, Manuel ?

—Mon désir, répondis-je est de vous suivre partout où vous irez ; car, loin de vous, je me croirais tout à fait perdu.

—Je compte, reprit-il, laisser passer la tempête, qui, si